

***Holy Hell* et la question sectaire**  
**Retour sur le film de Will Allen**  
**(Thomas Ortega)**

## Sommaire :

|   |      |
|---|------|
| <b><u>Introduction</u></b> .....  | p.2  |
| <b><u>Partie I : Une quête d'Idéalité</u></b> .....   | p.3  |
| a) Sociologie du groupe   |      |
| b) L'illusion groupale, ou l'entretien d'un sentiment d'homogénéité narcissique .....             | p.3  |
| c) Une situation de foule prolongée .....   | p.4  |
| d) L'Idéalité subvertie en une logique de sacrifice .....   | p.4  |
| e) L'uniformité, ou comment se sacrifier pour devenir le miroir de l'autre .....                  | p.5  |
| <b><u>Partie II : La figure du gourou face à la perversion narcissique</u></b> .....              | p.7  |
| a) La prédominance du déni : changer d'identité pour effacer la faute .....                       | p.7  |
| b) L'imaginaire comme repli narcissique .....   | p.7  |
| c) Psychose et perversion, ou comment rendre l'autre aussi «fou» que soi pour survivre .....      | p.7  |
| <b><u>Partie III : La Pulsion de mort dans le groupe</u></b> .....                                | p.10 |
| a) L'uniformité comme rupture du lien à l'Autre .....   | p.10 |
| b) Dépendre du leader pour être liés : une illusion entretenue par le discours et les rites ..... | p.11 |
| c) L'attaque de la pensée : un processus de rupture intérieure .....                              | p.11 |
| d) Relances vitales contre Pulsion de Mort .....  | p.11 |
| <b><u>Conclusion</u></b> .....  | p.13 |

## **Introduction :**

Dans cet article nous proposons de commenter le film *Holly Hell*, sorti en 2016 et réalisé par Will Allen, un ancien adepte ayant vécu pendant plus de vingt ans au sein d'un culte New Age américain connu sous le nom de Buddhafield. Nous ne reprendrons pas en détail l'histoire de ce groupe. Tout au plus nous contenterons-nous d'en rappeler les principales étapes et l'idéologie, espérant que nos lecteurs auront pu découvrir cette œuvre ou qu'ils seront intéressés, par la suite, de la découvrir. Nous verrons à la fois ce que ce groupe a de particulier, les singularités de son fonctionnement, exploitant les richesses de ce cas afin de tisser une réflexion plus générale sur les phénomènes groupaux à risque et les mouvements à caractère sectaire.

Ainsi le film retrace le parcours d'un groupe spirituel né à Los Angeles dans les années 80. Will Allen, auteur du film, a été pendant longtemps un des membres actif de ce collectif qui aujourd'hui encore reste difficile à définir. Simple communauté spirituelle d'inspiration New Age ou mouvement de dérive sectaire, il n'est jamais facile de trancher. Nous sommes d'ailleurs plus intéressés par la tâche d'analyser les dynamiques qui structurent ce mouvement plutôt que de statuer sur son caractère, et ce afin de centrer notre propos sur les individus et ce qu'il se passe entre eux. Ainsi les images d'archives et les témoignages recueillis nous permettront de poser des hypothèses sur le mode de fonctionnement du groupe et de son leader : Jamie Gomez.

Il y a différentes problématiques que nous souhaitons aborder au cours de ce commentaire, en premier lieu car le visionnage du film nous a directement rappelé à elles, ensuite parce qu'elles sont souvent mobilisées dans les groupes faisant l'objet de potentielles dérives ou encore d'organisations collectives dont la seule systémie est génératrice de souffrances chez les individus membres et leur famille.

Nous organiserons notre propos en trois parties. Premièrement nous aborderons le thème de l'Idéalité, notion témoignant fidèlement selon nous de ce qui est mobilisé chez les adeptes du Buddhafield et qui donne lieu à leur adhésion. Elle mêle à la fois quête de valeurs morales et promesse de développement personnel. Par la suite nous verrons combien le fonctionnement pathologique du leader entre en résonance autant qu'il alimente cette quête d'Idéal. Nous proposerons que dans ce cas de figure, et comme certainement au sein de nombreux groupes à risque, l'organisation perverse narcissique du leader induit un lien de co-dépendance entre ce dernier et le groupe d'adepte, une relation dans laquelle chacun a (ou croit avoir) besoin de l'autre pour survivre. Enfin nous évoquerons la Pulsion de Mort emprunté à la psychanalyse afin de questionner son utilité conceptuelle dans la compréhension dynamique de ces mouvements, paradoxalement soumis à l'intensité émotionnelle et à la répétition de l'identique.

## **Partie I - Une quête d'Idéalité**

### **a) Sociologie du groupe**

Avant d'entamer le fond de cette thématique, et même si cela sort de notre champ d'expertise, il faudrait commenter les facteurs sociologiquement conditionnés d'adhésions au Buddhafield en interrogeant la forme du groupe et les membres qui le constituent. On s'apercevra de prime abord qu'il est aisément représenté par une jeunesse blanche, relativement aisée et fraîchement diplômée, s'interrogeant sur sa place dans un monde du travail aux représentations déjà saturées par les modèles traditionnels, qu'ils soient familiaux, religieux ou idéologiques. Face à l'Amérique du spectacle, de l'industrie et de la consommation, les courants New Age ont dès les années 60 fait figure de contre-modèles, d'autant plus séduisants qu'ils restent apolitiques, apparemment sans demande (nous verrons combien cela ne saurait être plus faux) et a-conflictuels. Ainsi pourrait-on isoler un des critères qui constitue notre groupe : sa tranche d'âge, et sa situation de rupture probablement inhérente à l'entrée dans le monde du travail.

« Personne n'aurait jamais faim, personne ne serait jamais sans abri et vous auriez toujours une place ». Une partie des témoignages souligne combien le groupe est investi pour ses qualités nourricières et protectrices. En tant qu'objet, le Buddhafield correspond à cette nouvelle famille qui rassure et protège l'adepte au moment où celui-ci s'éloigne de son groupe familial pour définir son avenir. Il saisit le jeune au moment optimal de son appétence pour la nouveauté, constituant ainsi une alternative à un avenir tracé par l'éducation d'une famille et d'un système qui ne souffraient jusqu'alors d'aucun contre-modèle. Le groupe devient cette enveloppe de substitution investie de qualités idéales, compensant les failles de l'éducation parentale à travers des fantasmes d'amour inconditionnel, d'une enveloppe pour la vie, comme si l'espoir d'une relation sans fin préservait de l'angoisse d'abandon et de séparation : « Quand je suis arrivée au groupe c'était comme si ça devait durer toujours, c'était un mariage ».

Quoi qu'il en soit, s'il faut bien considérer la recherche de liberté, de sens et de réponses à cette crise d'authenticité comme déterminants, cet « appel vers le vrai » ne saurait représenter l'unique facteur en jeu dans l'adhésion qu'a trouvée le Buddhafield auprès de ses membres. Au-delà des quelques éléments contextuels que nous avons pu mentionner, il s'agirait à présent d'appréhender ce qui constitue la dynamique propre à ce groupe marqué par une recherche d'Idéal déviant peu à peu vers la fixation narcissique.

### **b) L'illusion groupale, ou l'entretien d'un sentiment d'homogénéité narcissique**

Il faut premièrement expliquer ce que nous entendons par Idéalité en précisant qu'il ne s'agit pas simplement d'une quête de valeur, d'une recherche morale ou bien d'un code de vie, bien qu'ils participent à établir cette notion. On se référera davantage à l'Idéal du Moi défini par Freud et qui correspond plus largement à une aspiration à être, diffuse, engageant le narcissisme de l'individu.

Les indices des attentes Idéales ne manquent pas, à commencer par la qualité des membres qui constitue le groupe : une communauté de personnes jeunes, sveltes, dont les commentaires ne sauraient évoquer aussi ouvertement que les images d'archives la sélection qui opère secrètement, reposant sur des critères plus liés à l'apparence que ne laisseraient supposer les valeurs affichées par le Buddhafield. « C'était un groupe de personnes intrigant, ils étaient tous magnifiques. On ne pouvait pas les rater. » Nous savons que cet esprit de partage communautaire, adossé à la représentation d'un groupe fait d'éléments homogènes, n'est pas seulement un lieu commun des organisations à tendance sectaire mais également des groupes en général, notamment dans les premiers temps de leur constitution. Le phénomène d'Illusion groupale énoncé par Didier Anzieu décrit ce sentiment euphorique venant

combattre l'angoisse inhérente à la rencontre par l'illusion d'être ressemblants ; ce qui nous interpelle d'autant plus est que cet auteur définira par la suite cet état émotionnel comme une étape potentiellement aliénante de l'histoire du groupe, surtout quand elle n'est pas, au moment opportun, secondée par une épreuve de désillusion (Anzieu, 1975). On retiendra néanmoins qu'ici spécifiquement l'illusion groupale est entretenue à dessein et que ce sentiment d'homogénéité, soutenu par le réel, perd sa dimension fantasmatique. Elle n'est plus psychiquement fabriquée mais sciemment induite, prolongée, armée d'une réalité qui l'empêche par ailleurs d'être confondue avec la construction subjective qu'elle représente.

### **c) Une situation de foule prolongée**

Nombre d'auteurs ont, au sujet des groupes sectaires, commenté la séduction qu'opérait leur logique d'inclusion, d'entre-soi, conviant parfois à l'uniformité. Dans les moments de crises, de changement et de perte de repères, ces collectifs sont d'autant plus susceptibles de proposer leurs qualités comme un substitut aux pertes réelles ou narcissiques des individus. Néanmoins, si tout groupe d'appartenance produit nécessairement un effet enveloppant, le fonctionnement clivé de ces collectifs exerce son attraction par des promesses et une façon artificielle de clarifier le monde : d'un côté les élus, ceux qui savent et qui seront sauvés, de l'autre les ignorants dont on doit craindre les persécutions ou bien qu'il faut vieller le temps qu'ils ouvrent les yeux. Il peut sembler paradoxal de voir alors l'individu renoncer pour une large partie à sa singularité, sa liberté, voir son intégrité physique tandis qu'il recherchait entre autres une libération ou un accomplissement personnel.

Freud, concernant les situations de foule, avait lui-même développé sur ce processus menant au sacrifice de soi, à commencer par le désinvestissement du sujet lui-même au profit du leader ou du groupe : « Ainsi envisagée, une foule primaire se présente comme une réunion d'individus ayant tous remplacé leur Idéal du Moi par le même objet » (Freud, *Psychologie collective et analyse du Moi*, 1921). S'il serait abrupt de considérer la secte comme une situation de foule prolongée, il faut admettre qu'elle possède avec elle des points communs que ne partagent pas les autres situations de groupe, à commencer par le primat de l'exaltation affective et de la relation hypnotique. Plusieurs séquences du film nous montrent une cohorte de jeunes gens en proie à des vécus émotionnels d'autant plus forts qu'ils sont intimement partagés, dans une immédiateté rappelant la contagion affective propre aux phénomènes de foule. On observera que dans notre cas l'hypnose prend parallèlement une valeur officielle de par la formation du leader à d'hypnothérapie, et dont le caractère thérapeutique est largement détourné...

### **d) L'Idéalité subvertie en une logique de sacrifice**

Toujours est-il, le cas du Buddhafield ne saurait être plus exemplaire de cette subversion de l'Idéalité : la figure du leader, ainsi élu pour incarner l'Idéal du Moi, au lieu d'être le modèle vers lequel chacun tend à se rapprocher devient celui pour qui chacun se sacrifie.

Le renoncement à tout traitement particulier, si ce n'est au fait même d'être investi pour sa singularité, est finalement le contrat tacite structurant l'inconscient du groupe afin que tous puissent jouir équitablement de l'amour de leur objet – un phénomène que Freud avait déjà observé avec des groupes d'enfants ou encore chez certains fan-clubs, veillant à ce que chacun puisse profiter dans la même mesure de la rencontre avec leur idole. Si cette loi d'égalité face à l'objet de plaisir, de besoin ou d'amour est à la base de nombreux contrats sociaux, il est intéressant de noter qu'elle peut, à terme, recouvrir des effets mortifères.

L'étude des problématiques sectaires interroge et surprend, souvent au premier abord de par l'exubérance des croyances auxquelles elles donnent lieu. Mais si c'est premièrement la dérive de sens qui nous étonne, on soumettra ici l'idée qu'elle est pourtant secondaire à celle de l'objet. Ce premier

processus par lequel l'Autre en vient progressivement à remplacer l'Idéal du sujet, s'il nous paraît moins impressionnant, n'en est que plus profond. Car c'est à travers ces mécanismes que l'individu en vient à s'abandonner pour finalement déléguer à cet Autre jusqu'à son propre jugement. Mais revenons à notre cas...

#### **e) L'uniformité, ou comment se sacrifier pour devenir le miroir de l'autre**

Avant les révélations progressives qui voient le jour au fil du documentaire, le drame qui se révèle à nous est surtout cette dérangement uniforme qui touche non seulement le monde des pensées mais aussi celui des corps : un culte du paraître, de la jeunesse, qui par appui sur les valeurs d'une vie saine et libérée s'apparente peu à peu à une stratégie d'évitement de toute représentation touchant à la mortalité, au vieillissement et à la différence. Chacun ressemble à tous. Chacun ressemble à l'autre, au groupe, qui par un jeu de miroir diffuse son image au leader par lequel elle lui est de nouveau renvoyée. Au fur et à mesure des témoignages s'amoncellent les preuves de cette obsession : des adeptes refoulés du groupe parce qu'ils n'en épousaient pas les codes de paraître, le culte d'une image trouvant à s'épanouir dans différentes créations qui seront mises à l'écran, les ballets, qui n'auront pour seuls spectateurs que le groupe lui-même. La communauté fabrique autour d'elle un monde où l'on se regarde, où l'on se contemple sans n'être jamais vu, jamais jugé par un œil extérieur. La figure de l'Idéal est tantôt représentée par Jamie Gomez, tantôt par le groupe dans son ensemble dans la mesure où celui-ci, parce qu'il reste fidèle à la vision du leader, en reçoit les qualités intrinsèques.

Cette dérive de l'objet ne saurait être plus explicite que dans le cas du Buddhafield où l'on s'aperçoit peu à peu combien est profonde la confusion qui règne entre le culte adressé à Dieu, une figure de transcendance extérieure, et celui voué à la seule personne de Jamie Gomez. Lentement, à mesure que le groupe s'écarte de la société après les incidents de Waco, les membres se replient autour de leur leader jusqu'à participer pour lui à des activités qui n'ont alors plus rien à voir avec la spiritualité – l'apogée étant la construction d'un amphithéâtre on se joueront les ballets dans lesquels Jamie Gomez lui-même aura les rôles principaux (comme si non content d'être admiré dans la réalité il fallait encore qu'il imprime sa marque dans l'imaginaire).

Nous revenons sur cette anecdote car elle montre la façon dont le groupe, parallèlement à sa fuite réelle (la délocalisation de leur communauté vers le Texas), se replie dans un univers de fiction narcissique. En effet, après le siège de Waco qui fit de nombreuses victimes dans une autre communauté accusée de dérive sectaire, et en même temps que se faisaient jour les premières accusations sur le leader du Buddhafield, l'exil du groupe ne s'en tient pas à son seul éloignement géographique de Los Angeles. Il devient un repli autarcique, plus loin encore de toute attache extérieure. Quelques temps après ces deux crises, Will Allen commentera lui-même : « Nous pensions retrouver notre vie d'avant, mais les demandes du Buddhafield, et d'Andreas (Jamie Gomez), devenaient de plus en plus grandes. » La pression s'intensifie sur les adeptes et ce jeu de miroir devient au fur et à mesure plus criant, comme si le groupe entier devait, pour rembourser une dette virtuelle à l'endroit de son gourou, se faire de lui un double fidèle, dévoué, lui renvoyant une image sublimée comme si c'était le seul don possible à lui faire, et la seule façon d'être validé.

Plusieurs éléments tendent ainsi à nous faire envisager le fonctionnement groupal sous l'angle de la co-dépendance : d'un côté de jeunes adultes en recherche de liberté, de rupture avec un monde qui leur paraît tracé et anxigène, un besoin de chaleur affective, de partage et de construction identitaire ; de l'autre un individu en quête de miroir, cherchant à régner au centre d'un monde idéal, quitte à ce qu'il soit virtuel, sans aspérités, et où il pourra se prendre lui-même comme objet. Si l'on peut légitimement supposer l'inégalité des clauses du contrat, et surtout son absence de transparence, il faudra admettre que l'Idéalité y joue un rôle, de part et d'autre, constituant le cœur même de ce contrat tacite.

On objectera néanmoins que l'Idéal du Moi est une instance de la vie normale du psychisme humain. Au-delà de ça rien ne prouve, sinon le fait même de leur adhésion, que les adeptes du Buddhafield seraient significativement plus aptes à se laisser séduire par leur propre quête d'Idéalité. Devant ce paradoxe il est plus que temps d'interroger la façon dont cette aspiration à l'Idéal s'est laissée subvertir par l'influence de Jamie Gomez, trompant la symétrie de ce qui aurait pu rester un simple et inconscient contrat de co-dépendance.



*« Some of them, we were some of the smartest most beautiful I hve ever met in my life ».*

## **Partie II - La figure du gourou face à la perversion narcissique**

### **a) La prédominance du déni : changer d'identité pour effacer la faute**

Michel Rostand, Adreas, Reyji, autant de noms empruntés par Jamie Gomez après chaque période de bouleversement ; autant d'avatars procréant l'illusion d'un renouveau identitaire après des épisodes marqués par les atteintes narcissiques : d'abord les premières allégations donnant lieu au départ du groupe pour le Texas, puis le nouveau scandale avant 2007. Cette anecdote, qui peut sembler bénigne face aux violences sexuelles et psychologiques dont il sera accusé, montre significativement comment le déni domine l'organisation psychique du leader, notamment face à l'angoisse de perte narcissique. En effet, plutôt qu'un renouveau identitaire, un rite de passage métaphorisé, on y verra davantage la marque de l'annulation, comme s'il suffisait au sujet de changer son nom pour effacer les fautes commises, où plus précisément la honte narcissique qui leur est attachée. Ainsi, par la constitution pseudo-symbolique d'un nouveau Moi, est dissoute jusqu'à la possibilité même d'être jugé dans l'actuel, le Moi coupable d'imperfection ayant été effacé. Le déni prédomine : la faute, au lieu d'être rationalisée, débattue dans un conflit interne et douloureux, disparaît du lieu historique où elle a été commise. On y verra par ailleurs la participation du clivage de la manière suivante : le Moi, sous la forme du tout ou rien, ne saurait survivre tandis qu'il possède l'once d'une imperfection. La faille n'existe pas ! Elle n'a pas le droit d'exister... Si elle existe, c'est qu'il est tant d'engendrer un nouvel être au lieu de l'intégrer à celui qui est déjà là.

De nombreuses traditions ont recours au changement de nom en s'inscrivant pourtant dans un registre symbolique. En effet, que ce soit pour marquer l'entrée dans l'âge adulte ou pour toute forme d'allégeance, religieuse ou simplement culturelle, le changement de nom est un rite de passage métaphorisant une transformation d'état sans signer pour autant l'annulation de ce qu'a été le sujet jusque là. Ici cependant règne un arbitraire qui se heurte au symbole, servant plutôt les intérêts narcissiques du sujet. La fonction symbolique même est dévoyée : le changement de nom ne symbolise plus une transformation mais sert simplement la cause du déni.

### **b) L'imaginaire comme repli narcissique**

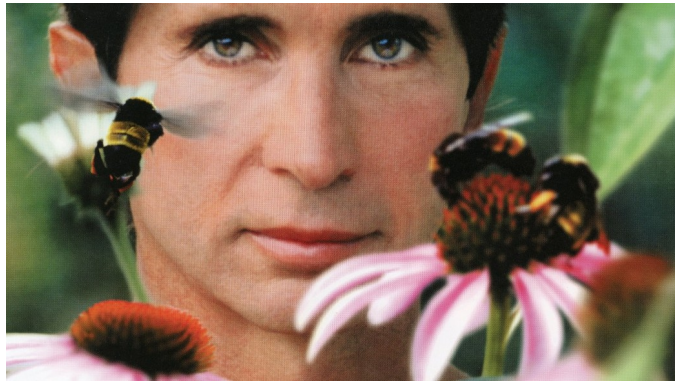
On retrouvera d'une certaine manière le prolongement de ces défenses narcissiques dans ce recours au virtuel déjà mentionné. À voir combien les œuvres, cours-métrages et ballets, mettent aussi spécifiquement en scène le leader, nous émettons l'hypothèse qu'elles renforcent, à la façon des prénoms, la fuite de celui-ci face à l'emprise du réel, dans des positions qui subliment et étayent ses fantasmes de toute-puissance à travers un monde de fiction qui l'en protège (davantage même que l'idolâtrie du groupe). Probablement, ce sentiment d'être traqué par un réel qui en voudrait à son Moi Tout-puissant contribue à la dimension paranoïaque qu'on repère chez Jamie Gomez. On supposera d'ailleurs qu'en vérité bon nombre de précautions prises face aux menaces de la réalité extérieure, que ce soit en changeant de nom, de lieu, ou en préparant ses adeptes à se confronter aux interrogatoires de polices, font davantage écho à la psychopathologie du leader et à la manière dont le psychisme lui-même tend à écarter les indices de son impuissance, de sa castration, bref, de toutes les blessures narcissiques qui pourraient attenter à l'image du Moi Idéal.

### **c) Psychose et perversion, ou comment rendre l'autre aussi « fou » que soi pour survivre**

Racamier a pu évoquer le fond psychotique du pervers narcissiques, hypothèse qui nous semble d'autant plus intéressante devant la figure du gourou qui, par exportation, laisse à un autre ou une communauté le soin de valider, voir d'étayer ses propres folies et fantasmes de toute-puissance (Racamier, 1978). Plusieurs études projectives (tests de personnalité) ont pourtant montré que les



adeptes de ces dites « nouvelles religions » présentait en large majorité une organisation névrotique de la personnalité, marquée entre autres par l'intériorisation de la culpabilité, du rapport au réel, par la présence de l'autre et la possibilité pour le sujet de s'y identifier – un fonctionnement à priori aux antipodes des mécanismes de clivage, du déni et de l'indifférenciation prédominants au sein des groupes à caractère sectaire. À titre d'exemple, le délire schizophrénique témoigne quelques fois d'une production auto-centrée qui, sur un mode moins organisé, tient la comparaison avec les convictions collectivement partagées par des individus dont le rapport au réel, en-dehors du groupe, est pourtant préservé. C'est le partage d'une croyance extrême qui nous fait poser l'hypothèse d'une dynamique sectaire. Et c'est paradoxalement parce que les individus arrivent à partager une réalité commune qu'ils peuvent se soumettre à un imaginaire commun, aussi déviant soit-il. Toujours est-il, nous supposons que l'organisation générale du groupe reflète davantage la psychopathologie de son leader plutôt que la somme des fonctionnements individuels.



*« If you can't stand naked in front of your master, you can't stand naked in front of God »*

Nous proposons d'éclairer ce phénomène de contagion en formulant l'hypothèse que, bien qu'il s'érige auprès du groupe comme un objet dont on recherche l'amour, c'est principalement le gourou, plus qu'aucun autre acteur de la relation, qui vit au plus fort la dépendance à cet Autre lui permettant de faire exister sa propre loi, son propre univers de non-renoncement à la jouissance absolue et à la toute-puissance infantile. Isabelle Morin a finement commenté le rapport paradoxal qu'entretient le sujet pervers avec la loi ; reprenant l'exemple de Sade, elle nous montre comment l'apologie de la jouissance pure devient elle-même une manifestation de la perversion dans la mesure où elle s'étaye sur une soi-disant loi naturelle, empirique, face à laquelle la loi des hommes serait caduque (Morin, 2014). Au lieu de se conformer à ce que la loi humaine attend de lui, c'est le pervers qui transforme la loi, en la subvertissant, parfois de manière si singulière que la forme même de cette subversion recouvre une dimension identitaire, devenant un objet de fierté, une singularité. De la même manière, c'est un univers fidèle à sa propre cosmogonie narcissique que fait naître Jamie Gomez : au lieu de perdre tout à fait le sens du réel il s'entoure de personnes qui seront prêtes à lui en renvoyer une image biaisée par le monde fantasmagique qu'il aura induit en eux, faisant par ailleurs du prosélytisme une attitude quasiment endogène au fonctionnement pervers – lui qui avant tout doit convaincre les autres pour se convaincre lui-même, normaliser ses dysfonctionnements internes en les faisant accepter, voir imiter par autrui. L'adepte est ainsi, à ses dépens, le complice de cette perversion de la loi, de la norme et des repères traditionnels, un complice sans lequel cette réalité fantasmée ne pourrait exister et qu'il s'agira dès lors de contrôler, surveiller, pour qu'il continue à porter les représentations de cet imaginaire. Nous

ne nous attarderons pas ici sur les différentes techniques et mécanismes de manipulation, lesquels on déjà fait l'objet de nombreux écrits à travers la littérature ; nous évoquerons simplement ce rapport impossible au secret, à l'intimité, dont on sait qu'il est pourtant indispensable à l'existence même de l'espace psychique, de la capacité d'autonomie et de jugement, et dont le discours idéologique du leader, par analogie avec la nudité, signe l'arrêt de mort : « Si vous ne pouvez pas vous montrer nu devant votre maître, vous ne pourrez jamais vous montrer nu devant Dieu. »

On ajoutera pour finir que ce rapport à la loi si particulier laisse sous-entendre un autre registre de confusion qui participe à la rencontre entre l'adepte et son gourou : dans un contexte de mutation sociétale marqué par la critique du modèle patriarcal, la figure androgyne de Jamie Gomez incarne une alternative à l'archétype traditionnel du père autoritaire, phallique et porteur de loi. Néanmoins il faut rappeler la différence d'attitude entre un sujet qui s'oppose à l'idée même de loi, de renoncement, et une jeunesse aspirant à repenser les fondements d'une société qui ne lui donne pas sa place. Ainsi, ces recherches et attentes respectives, si elles semblent aller dans la même direction, répondent en vérité à des logiques opposées.

## **Partie III - La Pulsion de mort dans le groupe**

On remarquera au fil de ce commentaire que le terme de « dérive » sectaire à le mérite d'être fidèle au processus par lequel la confusion entre ses attentes et celles du leader amène l'adepte à dévier progressivement du sens originel de son adhésion au groupe. Nous l'avons observé à différents niveaux : par la dérive de l'objet premièrement, passant d'une figure transcendante au narcissisme mégalomane d'un individu réel, par la dérive du Moi qui, à la place d'être renforcé par l'appartenance au groupe, se sacrifie pour la jouissance de l'Autre, par la dérive des valeurs enfin, qui au lieu d'alimenter un engagement politique et créatif devient complice du déni de la Loi. C'est à présent sur la pulsion que nous désirons attirer l'attention, dont nous jugerons qu'elle est, elle aussi, détournée de ses buts. Nous discuterons du destin de la Pulsion de Mort dans le Buddhafield, définie comme la propension chez un organisme vivant, groupe ou individu, à tendre vers l'inanimé, la répétition, l'état de non-excitation, pouvant aller jusqu'au vide et la rupture des liens, autant relationnels que intrapsychiques.

### **a) L'uniformité comme rupture du lien à l'Autre**

Nous avons déjà largement commenté l'uniformité qui règne au sein du Buddhafield et substitue la logique du Même à celle de l'altérité, le confort de la répétition au trouble de la différence. Obsédée par la conservation en l'état de sa propre image, l'unité du groupe est comme dépendante d'une homogénéité quasiment picturale : tableau d'une perfection que l'altérité menace de corrompre. Si tout groupe se construit sur un axe à minima identitaire, on notera néanmoins que l'identité groupale est ici majoritairement entretenue par la personne du leader, marquée par un haut degré d'homogénéité sociale et générationnelle.

La rupture avec l'entourage familial est sûrement l'un des indices les plus récurrents du soubassement sectaire d'une communauté ; elle marque aussi le début d'une large entreprise de déliaison qui commence par le lien aux premiers objets d'amour. Qu'elle soit initiée par le discours du gourou, ou que l'idéal du groupe devienne implicitement incompatible avec l'entretien de certaines relations extérieures, on y lira la volonté de couper l'adepte de ses attaches originaires : un déracinement qui prendra le sens d'un sacrifice nécessaire à l'avènement du « nouveau moi ». Lors de son allégeance, marquée dans le cas du Buddhafield par le rituel d'un changement de nom, c'est une relation symbolique de parentalité entre l'adepte et le leader qui s'établit, une relation dont l'individu fait le choix, participant de façon active à sa naissance en tant que sujet du groupe. Pourtant celle-ci marque avant tout son appropriation par la personne du leader... Et pourtant l'avènement du « sujet nouveau » s'inscrit dans un groupe lui-même soutenu par la régression à une forme de pureté narcissique, comme s'il s'agissait plutôt de faire renaître le Moi Idéal infantile que d'étayer les désirs de croissance et de lien du sujet adulte. Néanmoins, la seule adhésion à un nouveau groupe équivaut elle-même à un rite de passage, un changement de filiation symbolique enlevant le sujet au destin potentiellement anxiogène tracé par son milieu autant qu'aux failles, réelles ou supposées, de celui-ci. L'inclusion procède d'un effet paradoxal : elle protège des autres types d'appartenance, sociale et familiale, en même temps qu'elle remplace leur enveloppe ébréchée... Le lien à la société se rompt du même coup, prenant les apparences d'un simple et nécessaire détachement parental.

La sexualité fait elle aussi l'objet de la même méfiance en tant qu'elle représente un lien électif, un en-dehors du groupe qui se subtilise à sa vue et à son contrôle. Jamie Gomez n'aura de cesse de tourner en dérision ces liens charnels qui empêcheraient l'âme d'atteindre au chemin spirituel. On sait pourtant l'hypocrisie que représente ce discours aux vues des abus sexuels dont il se rendra coupable. Mais l'altérité que présuppose la rencontre objectale dans l'Éros représente une menace dans la mesure

où elle oblige le consentement, l'adéquation des désirs et leur identification réciproque, là où la sexualité du gourou est dominée par l'utilisation de l'autre comme objet de jouissance. L'attaque du sexuel ne s'inscrit plus dans une logique de refoulement pulsionnel : elle cherche à rompre les liens, à briser l'intimité. À travers elle c'est toute la relation objectale qui est tournée en dérision, confirmant la déliaison qu'elle représente autant que le perversissement, par dérision, d'une façon normale de concevoir l'Éros dans la rencontre entre sujets désirants.

### **b) Dépendre du leader pour être liés : une illusion entretenue par le discours et les rites**

On supposera néanmoins que cette attaque du lien à l'autre dépasse largement le champ de la sexualité pour gagner l'ensemble de la relation. « Être une personne c'est être un masque [dira Jamie Gomez]. Et vous ne savez jamais à qui vous parlez vraiment derrière ce masque. » En plus d'illustrer à nouveau la projection de ses propres dysfonctionnements sur des pseudo-lois universelles (son incapacité à être, face à autrui, sans avoir recours à une identité falsifiée), ces paroles induisent que toute relation authentique serait par essence compromise à moins de transiter par l'enseignement du Maître. Autrui doit demeurer cette chose inaccessible dont le visage réel n'est à priori pas connaissable. Autant que la profondeur du sujet attend d'être dévoilée par l'enseignement spirituel, celle de la rencontre à l'autre est corollairement dépendante du Maître, seul à connaître les repères du vrai et du faux.

De manière plus générale, l'idéalisation groupale, appuyée par les inductions du leader, renforce l'idée dominante que le groupe a besoin de ce dernier pour exister, qu'il lui doit la vie et la force des liens se constituant en son sein. C'est lui qui rassemble !, alors même qu'il pervertit les aspirations individuellement tournées vers la rencontre objectale. Sans lui plus de monde, plus de relation ! Sans lui on meurt, et Jamie Gomez n'aura de cesse d'avertir, par de prétendues divinations, de la mort de tel ou tel adepte s'il venait à partir. La définition du vivant est ainsi soumise à une inversion de sens : l'enseignement spirituel qui justifie la privation, sexuelle ou simplement objectale, au lieu d'établir un contrat social – un renoncement collectif à un objet de jouissance dans une logique d'égalité ou de vertu – cache le processus de mort subjectale et relationnelle par lequel il est animé.

### **c) L'attaque de la pensée : un processus de rupture intérieure**

Ce processus, d'autant plus destructeur lorsqu'il s'attaque à la pensée elle-même, aux liaisons internes qui structurent le psychisme individuel, se trouve pourtant à l'œuvre dans la valorisation du non-penser qui survient à plusieurs moments dans le groupe. Les témoignages du documentaire font notamment allusion à cette injonction récurrente : « drop your mind », qu'on pourrait traduire par « ne pense plus » ou encore « lâche, abandonne le mental ».

Freud a souligné la comparaison entre le principe de Nirvana et celui de la Pulsion de mort – épineuse question qui ne saurait être abordée sans le soupçon que prédomine avant tout une différence culturelle entre les conceptions existentielles hindouistes et européennes. Plutôt que de dénoncer toute expérience de vide psychique ou représentationnel, nous distinguerons le vide en tant que pratique spirituelle et le processus de déliaison, ce dernier étant plus fidèle à la destruction graduelle de l'autonomie de pensée qui se laisse deviner au sein des groupes sectaires. Car c'est lorsque l'idéal de vide intérieur, étayé par une théorie pseudo-spirituelle, institue un mode de vie basé sur l'extinction des conflits internes, qu'il menace l'individu dans sa capacité à penser, juger, aussi bien qu'à accepter et élaborer la douleur morale de façon autonome, renforçant par conséquent sa dépendance vis à vis du leader et l'emprise de ce dernier.

### **d) Relances vitales contre Pulsion de Mort**

Si nous avons choisi d'évoquer le concept freudien de la Pulsion de mort c'est qu'il renvoie selon nous au processus en jeu au sein du Buddhafield. Les quelques éléments repérés au fil du documentaire ne seront que la face visible d'un processus plus profond qui tend irrémédiablement vers une limitation des investissements, un assèchement de la vie objectale et du monde des pensées.

Toutefois, l'hypothèse que prédominerait l'instinct de mort psychique dans le groupe se laisse démentir sur plusieurs aspects : par la charge d'excitation mobilisée dans le lien premièrement, ainsi qu'à travers l'investissement de certaines activités témoignant d'un travail de sublimation des pulsions toujours à l'œuvre au sein du groupe.

L'euphorie qu'on perçoit dès les premières images du film ne serait être tout à fait fictive. D'autant plus, elle ne correspond pas au principe d'homéostasie émotionnelle qui participe à définir la Pulsion de mort freudienne. Les scènes d'ivresse, de grâce quasiment extatiques auxquelles donnent lieu la cérémonie du « Knowing » où les adeptes se voient mis au contact de Dieu par le Maître, sont marquées d'une importante charge d'excitation se diffusant de manière contagieuse. À bien des égards, le leader fait vivre quelque chose au groupe : une expérience intense pour laquelle celui-ci lui offre sa reconnaissance. Nous n'avons pas le temps ici de développer davantage la participation des phénomènes hypnotiques et la logique addictive engagée dans ce contexte. Nous nous contenterons simplement de rappeler la distinction vitale entre lien et excitation. Car si on songerait volontiers que le leader soutient alors un processus de liaisons au sein du groupe, il faudra noter qu'il en alimente surtout une vie fantasmatique répétitive et, au contraire, sature les liens de rites excitateurs procurant au groupe lui-même l'illusion qu'il a besoin de lui (et de cette excitation) pour être lié.



« You don't want to be in the mind, no thoughts. If you're having thought you're not connected to meditation and to God »

Ce duel entre les pulsions de vie et de mort dans les groupes à tendance sectaire pourrait faire l'objet de longs développements que ce commentaire n'aura pas l'ambition de prolonger. Toutefois, si ce processus de mort psychique et relationnelle participe à la dynamique du groupe et force paradoxalement son inertie, il faudrait nuancer notre propos en admettant que tout ce qui tend à la déliaison dans le groupe est soumis à des évolutions au fil de son histoire. Dans le cas du Buddhafield, on notera que des mouvements de relance vitale entrent régulièrement en jeu, sans quoi la communauté ne pourrait survivre à son repli autarcique. Le leader, dans sa fonction de sauveur, participe à rétablir la vie psychique qu'il a contribué à éteindre. Les ballets, les activités, ce jardin que tous appellent « le sanctuaire » et dont chacun a contribué à prendre soin, tous ces éléments engagent à croire que le groupe lui-même continue d'investir de nouveaux objets, sans qu'il soit possible de différencier ce qui

répond à une logique d'investissement libre de ce qui contre-investit l'exil sociale, le dépérissement des relations d'objets et des processus de pensée. Si la régression narcissique, par sa recherche de la perfection dans l'inanimé, épouse les formes de la pulsion de mort, on notera qu'elle oblige heureusement le groupe à rester un objet d'attrait, amovible et séduisant, sans quoi il perdrait justement son intérêt narcissique.

Une secte n'en serait pas une si elle n'exerçait pas une séduction qui heureusement engage à minima les processus de vie. Les cas tristement célèbres de suicide collectif (Jonestown, L'Ordre du Temple Solaire) nous rappellent néanmoins combien la recherche d'absolu peut progressivement basculer vers une logique de mort, voir en est fondamentalement sous-tendue.

## **Conclusion :**

Nous voudrions finir ce commentaire sur une note encourageante : à savoir que l'adhésion à toute mouvance, aussi sectaire qu'elle soit, ne saurait être un temps mort, perdu pour l'expérience de la vie, et qu'il s'agirait simplement de jeter aux oubliettes de l'histoire personnelle. Car c'est d'une expérience dont il s'agit, indubitablement. Et nous aimerions souligner, en dépit d'une littérature qui a pu, et heureusement, dénoncer les effets d'illusions d'une part, et d'aliénation du sujet au profit de la jouissance d'un autre par ailleurs, qu'il n'en saurait suffire à annuler entièrement l'expérience subjective de l'adepte – comme si la vie sous influence, victime d'emprise, recouvrait pas essence la valeur d'un non-vécu. L'illusion n'est pas le synonyme exacte du mensonge. Et il nous semble que l'effet de nos représentations pourrait induire une autre violence, secondaire aux traumatismes endurés au sein de ces mouvements.

Nous devons repérer ce paradoxe de l'authenticité et renoncer à vouloir nous-même, face aux phénomènes de croyance et d'illusion collective, « être dans le vrai », annulant ainsi un mensonge par une réalité – ce qui reproduirait en miroir le clivage propre à ces groupes au lieu de donner un fond, une nuance et une complexité à leur phénoménologie. À entendre les témoignages des anciens membres du Buddhafield, à être témoin de leur entraide et leur solidarité tout au long de l'expérience sectaire et surtout après elle, on aurait tort, nous semble-t-il, de nier la richesse du lien, sa créativité et dans quelle mesure il a contribué à la construction subjectale. Ce lien a existé. La preuve en est qu'il existe encore, que le groupe a su conserver en lui un objet suffisamment saint pour être lui-même mobilisé par les anciens adeptes dans leur épreuve de reconstruction – laquelle a pris la forme, entre autres, de ce documentaire. Ajoutons enfin que l'expérience de danser sous la pluie, de se jeter dans des rivières d'eau glacée, aussi incandescente qu'elle soit, doit bien correspondre à une définition parmi d'autres de la vie, du plaisir et de la rencontre avec le monde.

Nous concluons cet article en insistant sur le caractère paradoxal de notre action, en tant qu'association de défense des familles et individus victimes de dérive sectaire, à savoir : informer, accompagner et protéger les personnes contre quelque chose qui paraît faire du bien. Nous espérons que ce commentaire aura été l'occasion, au-delà d'éveiller l'intérêt de nos lecteurs pour la question des dérives sectaires et des groupes à risque, de convaincre des formes de subversion qu'exercent ces collectifs face aux aspirations et besoins originaires de leurs adeptes. Si le cas étudié ne saurait rendre compte de toute la complexité et des diverses formes que peut prendre le phénomène sectaire dans nos sociétés contemporaines, nous espérons qu'il aura pu élucider certains modes de fonctionnement pouvant mener le sujet, à terme, au détournement de ses propres aspirations existentielles dans le meilleur des cas, à la destruction de l'autre ou de lui-même dans les pires scénarios.